Ils ne seront pas des tricheurs

Autor(en): **Vialar, Paul**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse forte, peuple libre : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **16 (1959)**

Heft [12]

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-996510

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Ils ne seront pas des tricheurs

Paul Vialar, Paris

Note de la rédaction: Il existe, en France, une Association des écrivains sportifs — à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir — et au sein de laquelle tous ceux qui ont mission d'écrire ont l'occasion de pratiquer les sports de leur choix.
Son président, Monsieur Paul Vialar, a traité, dans les « Nouvelles littéraires » du 5 mars 1959, le problème de l'influence de la pratique du sport sur la formation de l'esprit.
Avec la bienveillante autorisation de son auteur, nous reproduisons ici ses pertinents propos qui nous prouvent en quelle haute estime le sport est tenu dans les milieux d'écrivains français. Que Monsieur Vialar veuille bien trouver ici l'expression de notre reconnaissance.
F. P

Je regardais l'autre soir, dans cette belle salle du «Petit Coubertin» offerte aux écrivains une fois par semaine, les enfants de ceux-ci à qui leurs pères avaient cédé pour quelques moments le terrain et qui jouaient avec science et vigueur au «hand-ball». Leur conviction rejoignait celle que, depuis toujours, nous avons apportée à pratiquer le sport. Se penchant vers moi, Bernard Villard, ce magnifique athlète qui dirige les pères et fils avec tant de foi et de dévouement, me dit soudain, fier de sa réussite :
— Au moins ceux-ci ne seront jamais des tricheurs.
Cette parole, comme bien l'on pense, prit pour moi sur-le-champ une double signification. Je regardai ces garçons, nos fils, et j'eus la certitude qu'en effet, attirés comme ils le sont par le sport, convaincus de sa nécessité, rompus déjà à sa morale, il y avait bien peu de chances pour que, pas plus qu'ils ne trichaient dans leur jeux, ils ne le fissent dans la vie avec les autres comme avec eux-mêmes.
Car pratiquer le sport et y croire comme nous y avons cru et y croyons encore est la marque d'une certaine forme d'esprit, d'une volontaire éducation de ses réflexes comme de soi-même, une constante formation de l'homme, une souple et pourtant très étroite discipline, volontairement désirée, volontairement consentie et qui n'en a que plus de valeur pour cela.
Il y longtemps que j'en eus la révélation. C'était au printemps de 1918, lorsque je dus, à dix-neuf ans — voulant faire partie d'un groupe franc d'infanterie — plier mon corps à tous les exercices, lui apprendre aussi bien à s'envoler au-dessus de la barre du sautoir qu'à ramper sur la terre avec laquelle il lui fallait alors se confondre pour mieux se dissimuler. Dès cette époque, à travers le sport, l'esprit du groupe franc fut un esprit sportif ; on le vit bien au cours des coups de main dans les lignes ennemies où jamais il ne fut question de laisser derrière soi quelqu'un de l'équipe, un camarade même mortellement blessé.
Nous apprîmes alors à ne pas plus tricher avec la vie qu'avec la mort, et c'est sans doute la continuation de cet esprit, la continuation — selon nos moyens — de la pratique du sport, qui nous permit de franchir avec assez de forces physiques et morales cette difficile période d'après cette première guerre à laquelle ressemble si fort celle qui a suivi la seconde que certains romans ou certains films veulent maintenant nous peindre comme quelque chose de nouveau et contre quoi, sans doute, rien ne défend actuellement ceux qui trichent.
L'esprit du sport est un esprit de noblesse. Il interdit à celui qui croit en lui de se laisser aller à la facilité comme aux compromissions. Il est peut-être parfois celui de la compétition — je crois plutôt de l'émulation — mais toujours fraternelle, et il est également celui de l'acceptation de la défaite, de la conscience de son infériorité, celui de l'homme qui, ainsi aiguillonné, est saisi de l'ardent désir de mieux faire, de donner plus encore de soi-même. Il fait connaître à celui-ci ses limites comme il exalte ses possibilités. Il le porte à des moments qui peuvent atteindre à une certaine forme du sublime, à la satisfaction de s'être vaincu et dépassé lui-même, à la reconnaissance de sa faiblesse comme à la volonté de vaincre celle-ci à force de ténacité et par des moyens seulement rationnels et sportifs.
Et c'est pourquoi, lorsqu'on sait l'importance et l'influence de la chose écrite, lorsqu'on reçoit chaque jour des lettres nombreuses qui ne cessent de mettre en lumière la responsabilité de l'écrivain, du romancier à travers une de ces histoires inventées qui s'imposent comme plus fortes souvent que la vérité dont elles sont la synthèse, on ne peut concevoir que celui qui s'arroge une telle mission ne l'accomplisse pas guidé par cet esprit, ne soit pas porté par lui pour l'accomplir.
Beaucoup l'ont compris si j'en crois l'étonnant élan qui vient de rallier, au cours de ces derniers jours, tant d'écrivains à ceux dont l'esprit les appelait. Il ne s'agit plus seulement pour eux de « pratiquer », mais de croire et je dois dire mon étonnement devant le nombre de ceux qui viennent de faire spontanément cette profession de foi et qui, avec une humilité si inhabituelle souvent chez l'homme de lettres, reconnaissent qu'ils procèdent de cet esprit que le sport leur a forgé, désirent se joindre à ceux qui y ont toujours cru.
C'est là, je crois, un mouvement qui rejoint en profondeur celui d'un pays qui vient de constater qu'il était toujours non seulement vivant mais capable de grandes choses, reconnaissant ses responsabilités tout en apercevant avec clairvoyance les embûches et les difficultés qui l'attendent mais qui, s'armant pour le combat nécessaire, reprend conscience de son existence et de sa valeur exacte et affirme ainsi que le courage ne l'a jamais quitté.
Un pays a les écrivains qu'il mérite. Bien sûr par le talent d'abord, et celui-ci heureusement, ne manque pas. Mais aussi par la qualité de ce talent, j'entends la qualité humaine, personnelle, sociale, celle qui fait non seulement exister mais durer une patrie et, plus loin qu'elle, le monde. Ce sont eux, qu'on le veuille ou non, que l'on lit, que l'on entend, que l'on écoute, eux qui forment en grande partie l'esprit de ceux qui les suivent et sont d'autant mieux convaincus que l'écrivain a plus de talent. Que tant d'écrivains soient sportifs par l'esprit est, je le crois, un gage que non seulement rien n'est perdu mais de ce que peut — si on le veut et s'ils le veulent — être demain.

Un bonjour du Dhaulagiri

L'expédition suisse 1960 à l'Himalaya s'est fixée comme but le sommet le plus élevé de la terre encore jamais escaladé, à savoir le Dhaulagiri (8222 m.).
Pour couvrir une partie des frais de cette expédition, les organisateurs ont lancé l'action carte postale.
Chaque personne qui adressera un montant de Fr. 5.— au compte de chèques postaux I 356 à Genève recevra une belle carte postale du camp de base dans l'Himalaya portant les signatures de tous les membres de l'expédition et des scherpas. Les collectionneurs de timbres seront comblés puisque, outre les timbres rares du Népal, ils bénéficieront d'un timbre spécial du camp de base de Pokhara.
Nous souhaitons plein succès à cette initiative et plus encore à la périlleuse entreprise qui attends nos himalayens.